Mark Bourrie, *Big Men Fear Me: The Fast Life and Quick Death of Canada's Most Powerful Media Mogul*, Biblioasis, 2022. 414 pages, ISBN 9781771964944, 24,95 $.

Mark Bourrie, journaliste, historien et auteur canadien, qui a remporté le prix RBC Charles Taylor en 2022 pour Bush Runner : Les Aventures de Pierre-Esprit Radisson, a écrit une biographie engageante de George McCullagh, longtemps, mais aujourd'hui largement oublié , propriétaire et éditeur du Globe and Mail.

Il s'agit d'un conte quintessentiel « des chiffons à la richesse » dans lequel McCullagh est devenu un multimillionnaire, une voix de premier plan dans l'édition de journaux et une force politique à la fois en Ontario et au Canada. George a grandi dans un quartier ouvrier de London, en Ontario. Bien qu'il soit un bon élève, il a rapidement conclu qu'il existait des voies plus prometteuses vers le succès au-delà de l'éducation. Il a quitté l'école au début de son adolescence pour se joindre au Toronto Globe, vendant des abonnements dans le sud-ouest de l'Ontario. Il a quitté le Globe en 1930 pour se joindre à une société d'investissement spécialisée dans les sociétés minières basées en Ontario. Par coïncidence, il s'est impliqué sur la scène politique provinciale lorsqu'il a pris comme client le nouveau chef populiste des libéraux de l'Ontario, Mitch Hepburn.

Au milieu des années 1930, McCullagh prend conscience de la possibilité d'acquérir le Globe qui est alors menacé par une campagne de syndicalisation, que ses propriétaires sont peu enclins à combattre. Mais pour financer l'achat, McCullough aurait besoin d'un soutien financier, qu'il a trouvé chez l'un de ses clients d'investissement, Bill Wright. Wright avait fait fortune en tant que copropriétaire de la fabuleuse mine Wright-Hargreaves à Kirkland Lake et les deux hommes avaient un intérêt commun pour les courses de chevaux.

McCullagh souhaitait également acquérir un autre quotidien torontois, The Mail and Empire, dans le but de fusionner les deux journaux. Wright a également accepté de se joindre à McCullagh dans cette entreprise. Wright a investi la majeure partie de l'argent pour acheter les deux journaux, ainsi que des liquidités supplémentaires pour un nouveau bâtiment destiné à abriter leurs opérations conjointes, qui sont devenues l'un des principaux sièges sociaux de journaux au monde. Alors que le Mail and Empire était le journal le plus prestigieux et le plus rentable, tous deux souffraient au milieu de la dépression et les propriétaires du Mail and Empire n'avaient plus l'énergie ou les ressources pour rivaliser avec une publication du Globe rajeunie.

Wright était le principal propriétaire de ces entreprises, mais ne s'intéressait pas à leur gestion, préférant se concentrer sur l'expansion à long terme de l'entreprise fusionnée, en tant que journal le plus dynamique au Canada. McCullagh n'avait alors que 31 ans et était déjà suffisamment prestigieux pour être présenté dans The Saturday Evening Post.

Les principaux syndicats basés aux États-Unis cherchaient à être accrédités au sein de l'industrie automobile américaine et leurs homologues canadiens n'étaient pas loin derrière. Le Globe n'a pas tardé à s'opposer à ces efforts, craignant que si General Motors était accrédité au Canada, d'autres syndicats puissants à l'échelle internationale, comme le CIO et les United Mine Workers, pourraient suivre. En fin de compte, les syndicats parvenus l'ont emporté. Cette expérience a contribué à façonner les opinions farouchement anti-ouvrières de McCullough et a déplacé son orientation politique dans une direction conservatrice. Cela l'a également convaincu que la politique partisane empêchait l'évolution d'un gouvernement plus efficace.

McCullagh était enclin à soutenir un gouvernement unitaire, voire autocratique (quoique non fasciste) comme moyen de réforme. Il a créé un mouvement politique appelé "La Ligue des dirigeants" qui s'est avéré un échec absolu et maintenant oublié. Néanmoins, le concept de gouvernement unitaire n'était pas sans ses partisans dans le monde, en particulier en temps de guerre.

Dans son rôle occasionnel d'activiste politique, McCullagh achetait des blocs de temps d'antenne à la CBC et à d'autres radiodiffuseurs afin de lancer des appels en faveur des causes qu'il épousait. Les premières suggestions visaient à reconstruire les gouvernements fédéral et provinciaux. Un de ces plans notoires, que le Toronto Star a décrit comme destiné à « mettre l'Ontario sur la voie d'un régime à parti unique contrôlé par les entreprises », a incité le chef conservateur fédéral de l'époque, Arthur Meighen, à l'éviter.

Au fur et à mesure que McCullagh acquérait plus de richesse, d'influence et de relations, il adopta un style de vie plus élégant. Il a acheté un grand domaine sur l'avenue Bayview à Thornhill et a couru des chevaux dans les courses à enjeux les plus prestigieuses de la province. En 1939, le roi George VI et la reine Elizabeth ont regardé son cheval, Archworth, gagner obligeamment The King's Plate.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, McCullagh a critiqué la gestion de l'effort de guerre du Canada, notamment le manque de préparation aux opérations de combat (comme à Hong Kong et à Dieppe), la conscription et la censure en temps de guerre. Au début de la guerre, McCullagh s'est enrôlé dans l'armée de l'air, ce n'est que plus tard qu'il a dû se retirer en raison de problèmes de santé personnels.

Malgré toutes les controverses sur les questions brûlantes de l'époque, McCullagh est resté généralement en bons termes avec bon nombre des personnalités les plus influentes et les plus importantes du pays à son époque, notamment le premier ministre Mackenzie King, le premier ministre de l'Ontario Mitchell Hepburn, Joseph Atkinson du Toronto Star, John Bassett, George Drew, Conn Smythe et Lord Beaverbrook, parmi tant d'autres.

En 1948, McCullagh a complété son propre trifecta personnel de propriété du journal de Toronto lorsqu'il a acheté The Telegram de la succession de John Ross Robertson et The Hospital for Sick Children. Cette fois, cependant, les ressources financières de Bill Wright n'étaient pas nécessaires pour conclure l'affaire.

McCullagh souffrait de problèmes de santé importants, en particulier de troubles mentaux bipolaires qui l'empêchaient périodiquement de poursuivre tout type d'activités normales. De ses 20 ans à quelques mois avant sa mort, il a été traité par un éminent psychiatre de New York, le Dr Robert Foster Kennedy. McCullagh est devenu très dépendant du Dr Kennedy et certains ont émis l'hypothèse que la mort du Dr Kennedy, quelques mois avant celle de McCullagh, aurait pu être un facteur contributif à la propre mort de McCullagh. Bien que la cause officielle de sa mort soit une crise cardiaque, l'opinion la plus répandue était que la mort de George était le résultat d'un suicide. Après sa mort, le Globe a été vendu à la famille Webster à Montréal et, par la suite, au conglomérat d'édition, F P Publications. Il appartient maintenant à la société holding d'investissement de la famille Thomson, Woodbridge. En 1952, The Telegram a été acheté par la famille Bassett puis liquidé.

La conclusion de l'auteur selon laquelle George McCullagh est «l'homme oublié» d'aujourd'hui semble inattaquable. La stigmatisation persistante attachée au suicide peut être une explication. Une autre peut être la destruction de ses papiers personnels par sa veuve. De plus, les causes qu'il a épousées n'ont pas toujours été largement adoptées par le public et un certain nombre d'entre elles, telles que la Ligue des dirigeants, sa position fortement antisyndicale et son adhésion au concept de gouvernement autocratique, ont été considérées comme antidémocratiques et défendant les intérêts des riches et de la classe dirigeante. Si tout cela semble un peu injuste, alors c'est peut-être juste ainsi, et George McCullagh pourrait lui-même être d'accord avec une telle évaluation.

Tim Kennish
Toronto, Ontario